

Sur *Le Palais des rêves*, à sa sortie en France

"L'enfer des rêves", Nicole Zand, *Le Monde*, 28 septembre 1990

L'ALBANIE reste, dans son genre, un petit morceau ignoré de notre continent, isolé à quelques encablures de Corfou, fermé sur lui-même, presque inaccessible, où les légendes du passé peuvent encore servir à expliquer les engagements et les croyances du présent. Un pays exotique même, qui revendique une civilisation très ancienne, qui fut à la charnière des Empires romains d'Orient et d'Occident, coupé en deux, et dont l'homme le plus célèbre (à l'étranger) est un écrivain.

Un écrivain dont on publie les livres dans un savant désordre, au fur et à mesure d'une évolution interne dont les règles nous échappent, et qui fait paraître en France un nouveau roman, le treizième depuis 1970, *Le Palais des rêves*, qui avait été écrit et publié en Albanie en 1981. En même temps, Ismaïl Kadaré donne une importante préface à l'édition d'un Albanais inconnu, poète, essayiste, qu'on a parfois surnommé le Rimbaud albanais, Milosh Gjergj Nicolla, dit "[Migjeni](#)" (1911-1939), "*un des écrivains les plus tourmentés de l'Europe des années 30*". Les deux livres s'éclairent l'un l'autre comme si Kadaré avait voulu tout à la fois expliquer le jeune poète, le Palais des rêves et toute l'histoire de son pays. "*Depuis longtemps, j'avais envie de construire un enfer. Je mesurais pourtant ce qu'avait d'ambitieux et même de chimérique un pareil projet à la suite des anonymes égyptiens, de Virgile, de saint Augustin et surtout Dante...*", a expliqué Ismaïl Kadaré à propos du *Palais des rêves*. Le titre, effectivement, fait rêver, alors qu'il s'agit là d'une idée diabolique qui fait d'une armée de fonctionnaires salariés un organisme terrifiant d'augures modernes : une police de l'inconscient chargée de recevoir, de classer et d'interpréter les rêves de tous les habitants, même de ceux des provinces les plus reculées, ceux d'un ministre comme ceux d'un marchand de légumes, afin d'y déceler les signes des troubles à venir, dans cet Empire qui n'est pas nommé, mais qui semble ottoman, "*l'un des plus vastes du monde : plus d'une quarantaine de nationalités, presque toutes les confessions religieuses et toutes les races*".

Un jeune homme issu d'une grande lignée de serviteurs de l'État, Mark-Alem Quprili, a été embauché dans cette administration de la divination, la plus mystérieuse de l'Empire, dont il va franchir tous les cercles pour retrouver son identité. Pour rejoindre en fin de compte un destin marqué par la fatalité. Ce tripotage à l'intérieur des cerveaux de tout un peuple que l'on conserve dans des souterrains super-secrets se lit comme une fable fantastique au fur et à mesure que se déploient la menace et le mystère de cette gigantesque institution indispensable au tyran. Ce n'est pas en effet la personnalité des rêveurs qui peut intéresser le souverain qui ne se soucie guère ni des songes ni des aspirations ni de la psychanalyse de son peuple... Il y a d'autres services ad hoc pour surveiller sûrement les habitants, qu'ils rêvent ou non. Il s'agit plutôt de recréer un pouvoir afin de redonner aux rêves l'importance qu'ils ont toujours eue et leur rôle dans l'anticipation des destinées des pays, à l'image de l'oracle de Delphes, de la Pythie et des célèbres chiromanciens de l'Antiquité à qui on pouvait faire appel pour prévenir les malheurs.

SMAIL KADARÉ se délecte à détailler soigneusement la promotion rapide de Mark Alem dans la hiérarchie du Palais des rêves, fusionnant dans sa narration les légendes et les "chants interdits" des rhapsodies albanaises "*qui ne sèment que de la mauvaise graine*" ; il saute par-dessus les siècles d'occupation turque pour faire retour à un passé chrétien mais non slave, avant la conquête turque ; il n'a que pitié pour le troupeau des fonctionnaires ignorant ses collègues, à qui on ne donne qu'une fraction infime de réalité ! Comme d'autres à la recherche de leur généalogie, Mark-Alem revient aux origines, à cette histoire de *Pont aux trois arches* qui lui avait toujours paru obscure dans la chronique de sa famille, "les Quprili", de père en fils :

"Notre patronyme n'est que la traduction du mot albanais Ura (Qyprija ou Kurpija), y est-il écrit ; il réfère à un pont à trois arches situé en Albanie centrale, édifié à l'époque où les Albanais étaient encore chrétiens, et dans les fondations duquel on avait emmuré un homme"¹. Ses ancêtres avaient donc changé leur nom pour éviter d'être identifiés au pont, pour éviter la vendetta, pour mieux se fondre dans la foule aveugle qui ne veut rien comprendre, qui ne voit pas tomber sur le pays l'occupation turque, qui durera un demi-millénaire. Le pouvoir, cette fois, s'en prend à la famille : à l'oncle, premier ministre en disgrâce, qui ne pourra même pas sauver de la mort son frère Kurt, le libre-penseur.

Alors que le printemps va naître, Mark-Alem, arrivé aux plus hautes responsabilités, attend le moment où on viendra l'emmener, comme on avait fait pour Kurt, pour le conduire là d'où l'on ne revient pas. "Mais là, derrière à deux pas, il y avait le renouveau de la vie, les nuages à présent tiédés, les cigognes et l'amour, tout ce qu'il avait feint d'ignorer de crainte d'être arraché à l'emprise du Palais des rêves". Comme tous les fonctionnaires, il se pose dans l'angoisse la même question : "Y a-t-il un rêve à mon sujet ?". L'important, ce n'était pas seulement ce qu'ils étaient dans la vie, ce qui importait tout autant, c'était leur rôle dans les rêves d'autrui. "Mon tour viendra", prédit-il (rêve-t-il ?), tandis que fleurissent les premiers amandiers qui orneront peut-être sa sépulture. L'énigme se dévoile à petits coups, dans des temps bien distincts, dans un palais des rêves de plus en plus squelettique, dans un monde qui lutte par l'insomnie contre la tyrannie.

PLUS directement, dans la passionnante préface aux *Chroniques d'une ville du Nord*, de Migjeni, qui l'a écrite entre 1988 et 1990, Ismaïl Kadaré revendique pour son pays, le voisin le plus proche de la Grèce antique, une très vieille culture qui, de tout temps, a réussi à garder un cordon ombilical avec l'Europe. Qu'on en juge, dit-il, par "*l'Albanie médiévale, l'une des régions les plus civilisées du continent, qui paraissait avoir été intégrée à jamais au continent asiatique alors que sa littérature était toujours demeurée européenne*". Il revient au christianisme antérieur, "*ce christianisme refoulé, et même ce flamboiement chrétien au Kosovo qui irrite particulièrement les chauvinistes serbes*".

A propos de Migjeni, ce génie mort de tuberculose à vingt-sept ans, juste avant l'entrée en Albanie des troupes de Mussolini, Kadaré nous rappelle ce que fut la vie littéraire des années 30, ce que furent les plus grands écrivains et poètes albanais, dont l'un, Fan Noli, devint même, un instant, chef de l'État avant la prise de pouvoir par le roi Zog. Migjeni, qu'il nous fait découvrir, en donnant des extraits d'une œuvre qui fut interdite du vivant de l'écrivain. Migjeni, qui déplore un monde où errent des "*idoles sans tête*" et qui, comme dans le *Suicide du moineau*, broyait du noir et gît, transpercé par une soie de goret.

DE qui parle-t-il, Kadaré, lorsqu'il analyse, à propos de Migjeni, la "prostitution littéraire" de l'écrivain, fatalement "rançonné" par le régime ? "*Sous certaines dictatures, terribles et diaboliquement perfectionnées, le métier d'écrivain est une véritable malédiction, écrit-il. Sous ces régimes odieux, le seul fait d'écrire constitue une faute et une tare originelle irréparable*". Il devra donc aller de concession en concession. "*Le luxe du silence lui est interdit, car le mécanisme de la dictature pèse constamment sur lui pour le faire s'exprimer (...). La dictature veille ensuite à l'éliminer physiquement pour l'enterrer le lendemain en le portant aux nues*." Dans un monde qui ne peut que changer, Kadaré, un des plus grands romanciers de notre temps, prend ses marques. Dans une Albanie libre, nul ne peut encore dire ce qui l'attend : il pourrait être Vaclav Havel. Ou pendu.

¹ [Le Pont aux trois arches](#), Fayard (1981)